

cas. Sébastien se pose beaucoup de questions : s'il se fait opérer du nez sera-t-il encore le même, et surtout quel nez se faire faire ? Des problèmes qui le rapprochent de son père. N°193, mars 2000 de Je bouquine.

Une aventure menée tambour battant par Bertrand Solet et illustrée par Axel : « Les Inconnus de l'autocar », dans le n°6, février 2000 des P'tites Sorcières. Julie flairer une histoire louche, elle alerte ses grands-parents, mais elle sera bien étonnée par le dénouement. Une histoire facile à lire, avec une bonne dose de suspense.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

par Ruth Stegassy

Riche ! Cette revue des revues se place sous le signe de la richesse. Et puisqu'il est question d'argent, commençons donc par un dossier remarquable proposé par *Quarterly*, vol. 24, de l'automne 99 : l'enfant et l'argent. Un thème à la fois inévitable et inconfortable, comme le résume avec raison Judith Plotz dans son éditorial. Les enfants, constate-t-elle, ne sont plus des enfants mais ce qu'en termes professionnels on appelle un « marché ». Un marché qui, selon de récentes estimations, représenterait aux États-Unis cinq cents milliards de dollars. Et pourtant, il y a un siècle à peine, les enfants étaient sur-exploités dans les mines, les filatures et les rues. Comment le passage s'est-il opéré ? L'auteur de l'article, citant Hugh Cunningham, explique qu'à



« L'enfant et l'argent »,

Alice au pays des merveilles, ill. Tenniel, in *Quarterly*, vol. 24, automne 99

mesure qu'on arrachait l'enfant au monde du travail, ce dernier se retrouve « sans valeur » sur le plan de la production, mais si « précieux » dans l'affectif commun qu'on en vient vite à considérer qu'il n'a « pas de prix »... L'enfant est devenu une valve de sécurité pour le système. Son cœur aimant, son énergie, sa spontanéité, son originalité, son imagination servent d'antidote dans la culture de l'argent qui se met en place au début du XX^e siècle.

De victime du travail à victime de la surconsommation ? Pas si vite ! Susan Campbell Bartoletti revient sur l'image convenue des pauvres petits opprimés souffrant en silence et tirés des griffes des grands méchants capitalistes par de grands gentils adultes soucieux de leur bien-être. Exploités, certes ils l'ont été.

Mais les enfants se sont battus, ils se sont unis, ils ont organisé des grèves, ils ont fait preuve de solidarité, de combativité, ils ont parfois eu gain de cause. C'est un bonheur de découvrir dans cet article des traces de luttes dont on ignore tout, des manifestations menées par des garçons de onze ans, des filles de quinze ans.

Revigorés par cette mise au point, on abordera sereinement l'article que Jan Susina consacre à la Collection de la Petite Américaine, une série de romans historiques qu'on a coutume de voir outre-Atlantique comme l'anti-Barbie. La collection, explique Pleasant Rowlands, qui a rédigé les quelque trente-six volumes qui la constituent, est destinée à « prolonger et à protéger ces années éphémères de l'enfance au cours desquelles la fillette est assez grande

pour lire mais où elle aime encore jouer ». Les héroïnes des livres sont représentées comme des filles pré-adolescentes, à l'opposé des images hypersexuées des Barbie et autres Spice Girls. Les romans retracent toute l'histoire des États-Unis à travers ces héroïnes, toujours présentées dans leur contexte, et toujours accompagnées d'objets ou d'événements incarnant l'époque et le milieu concernés. Un beau projet éducatif, donc, et non une « opération marketing » de plus ?

Les livres de la série sont bon marché : on peut les acheter en version cartonnée à 80 F ou en version souple à 48 F. Seulement, dans les livres et via les clubs de lecture installés dans les écoles, on fait grand battage autour des poupées qui incarnent les personnages. Et elles, elles coûtent environ 500 F (il y en a six). Et puis, il y a les accessoires, robes, bijoux, diadèmes, qui jouent un rôle important dans les livres et sont abondamment représentés dans les illustrations. Si par exemple vous avez une prédilection pour la petite Felicity (époque coloniale, plantations), il vous en coûtera 6000 F pour avoir la collection complète de tout ce qui la concerne. Ensuite, en vous rendant au Centre de la Petite Américaine, vous pourrez déjeuner, vous vêtir, vous... On s'en tiendra là, ce qui n'est pas le cas de la fertile Pleasant Rowlands qui a su utiliser le livre comme vecteur providentiel pour faire mieux que Barbie.

Ce qui n'est pas une raison pour jeter dorénavant un regard suspicieux sur toute chose imprimée. Dans l'article qui clôt ce dossier étonnant, George Bodmer revient sur la fonction de cadeau du livre et explique que ce don est un geste

qui crée un lien parce qu'il offre du plaisir mais qu'en même temps, il est une demande. Demande de lire, d'effectuer un travail, de grandir...

Mais assez parlé de ces géants financiers qui disposent déjà d'un empire publicitaire considérable. Dans une tout autre perspective, *Bookbird*, vol 37, N°3 de 1999 propose un numéro spécial sur les petits éditeurs et les éditeurs alternatifs pour la jeunesse. S'il n'y est pas question des Français, on glane des informations très intéressantes sur les petits éditeurs (en grande majorité des femmes, d'ailleurs) qui, en Inde, s'efforcent à la fois de proposer des livres aux enfants des minorités linguistiques et à ceux des quartiers défavorisés dans les villes. L'auteur, Deepa Argawal, met bien sûr en avant les difficultés financières de ces petits éditeurs, mais elle insiste en même temps sur la qualité littéraire et graphique des livres, et surtout, sur les thèmes proposés. Ainsi, Eklavya (qui a emprunté le nom d'un jeune héros pauvre du *Mahâbhârata*) inscrit à son catalogue de très nombreux livres qui ont pour thème l'environnement, sujet encore largement inconnu des éditeurs de jeunesse français. Samskar, qui cherche à revaloriser les valeurs traditionnelles dans un univers marqué par la fascination pour l'Occident, rappelle dans un de ses livres que le fait de souffler les bougies du gâteau d'anniversaire est contraire à la coutume indienne qui veut qu'on allume des lumières et non qu'on les éteigne pour symboliser un recommencement. Pour Tara Publishing, éditer est un acte politique. Les livres de cet éditeur traitent volontiers de la question des sexes, et prônent la non-violence.

En Australie, poursuit Jill Walsh, ce sont les Aborigènes qui, lassés de voir leur histoire et leurs coutumes pillées et mal rapportées par les Blancs, ont décidé de passer à l'édition à leur tour. L'occasion pour nous de découvrir quelques problèmes inattendus : certains rites doivent être transmis aux enfants d'un sexe et pas de l'autre. Les récits appartiennent à toute une famille ou à tout un village ; il faut donc s'assurer, avant publication, qu'on ne divulgue pas d'informations à caractère secret, et que toute la communauté est d'accord pour voir publier l'histoire qui est la sienne.

Les minorités, c'est aussi en Amérique. Feuilleton : dans le dernier numéro de la *Revue*, on citait un article qui se plaignait du très faible nombre de livres pour la jeunesse qui prenaient acte de la présence d'enfants d'autres couleurs ou d'autres cultures, sauf pour en faire les petits martyrs d'histoires bouleversantes. Eh bien en regardant chez les « petits », l'image change un peu. Arte Publico publie des textes d'auteurs hispaniques à destination d'un jeune public latino. Il est à remarquer que certains auteurs ont « franchi la barre » et sont maintenant publiés par les grands éditeurs anglo-américains. Ce numéro de *Bookbird* se conclut par un remarquable article historique consacré à la littérature de jeunesse en Espagne, depuis les Miracles de Notre Dame au XII^e siècle jusqu'à l'explosion très récente de la littérature de jeunesse, qui assigne en particulier une nouvelle place aux personnages féminins.

Pour conclure ce chapitre hispanophone, on se réglera d'une « histoire longue et pittoresque » que



And Land was born, ill. Uma Krishnaswamy, Tulika Publisher
Un petit éditeur indien présenté dans *Bookbird*, vol. 37, n°3

raconte Elena Abos dans *The Horn book* de novembre-décembre 1999. Cette histoire a vu finalement aboutir un album à la une du *New York Times*, fait déjà assez unique en son genre, mais d'autant plus surprenant que l'album en question était bilingue, et qu'il avait d'abord été publié en espagnol, au Mexique. La revanche de l'album de jeunesse et des minorités sur la culture dominante ? « La littérature étrangère n'est pas approuvée, conclut Elena Abos. Elle peut être familière, ou très différente. En tout cas, elle n'est jamais taillée sur mesure pour les enfants

américains. Bien sûr, elle peut être très ennuyeuse ou formidable. On ne le saura qu'à condition d'avoir l'opportunité de la découvrir ».

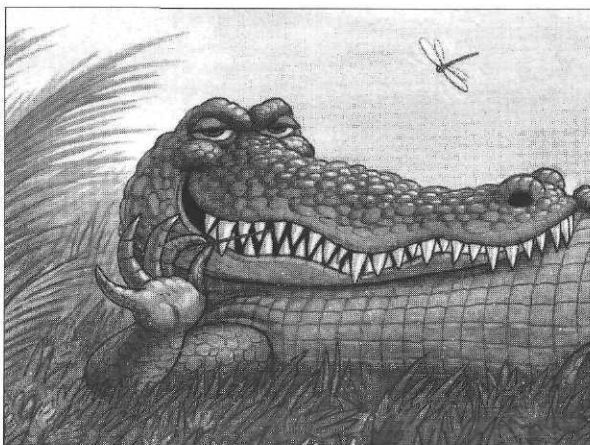
Il y a les thèmes, il y a la façon de les traiter. Dans *Books for Keeps* de janvier 2000, Noreen Wetton explique ce qu'elle répond quand on lui demande « des livres qui parlent de la drogue aux enfants ». Plutôt que de sortir de sa pharmacie la thérapeutique miracle, elle suggère à travers un certain nombre de titres tout ce qu'il y a de plus « banals » les sentiments

qu'il faut transmettre aux enfants et qui leur permettront, plus tard, de se défendre dans un monde où l'offre de drogue est très présente.

En quatrième de couverture de ce même *Books for Keeps*, une rubrique « Classics in short » nous régale des aventures intégrales de l'édition de Little Tim, ce héros publié pour la première fois en 1936 aux États-Unis, à raison d'un dessin par verso de page seulement parce que l'imprimeur ayant travaillé en été, l'encre ne séchait pas. Little Tim est enfin paru en France cette année, chez Autrement, c'est le moment ou jamais de se renseigner sur sa vie antérieure.

Et puisque nous voilà entrés insensiblement dans le domaine des albums, images et autres illustrations, *Books for Keeps*, toujours lui, mais dans son n°116 de mai 1999, propose une sélection d'albums qui sont commentés, cette fois, non pas en suivant l'histoire, mais en prenant appui sur les techniques d'illustration. Le résultat est surprenant et assez drôle. On s'aperçoit qu'on en apprend finalement tout autant sur le livre qu'avec la méthode traditionnelle.

Dans le même numéro de *Books for Keeps*, Quentin Blake parle des récents albums qui l'ont intéressé. Un illustrateur qui parle d'illustrations, c'est toujours illustratif. Mais plus savoureux encore, c'est le texte du discours que Quentin Blake a prononcé lors de la cérémonie au cours de laquelle il s'est vu remettre la première médaille de Lauréat de la Littérature de Jeunesse à Londres, au printemps dernier. Ce texte, publié par *Signal* en janvier 2000, est précieux pour quiconque



The Selfish crocodile, ill. M. Terry, Bloomsbury
un album analysé par Quentin Blake, in *Books for keeps*, n°116

s'intéresse à la relation auteur-illustrateur. Quentin Blake décortique le destin de ceux qu'il nomme « les faux jumeaux », texte et illustration. Le visuel, c'est celui qui n'est pas appelé à durer, celui qui ne réussira pas dans la famille, commence-t-il. Il n'est là que parce que les enfants ne savent pas encore lire, pour les aider. Pourtant, pourtant, ce jeune « Visuel » a bien d'autres talents. Quentin Blake, après avoir comparé l'album illustré à une pièce de théâtre dans laquelle les images sont des sortes de didascalies, donne des exemples très différents de la manière dont textes et images dansent ensemble le tango.

Tango ? l'image est désuète, pardon. Car à l'ère du visuel, nos vieilles catégories n'ont plus cours. Nos vieilles plaisanteries non plus. C'est Christine Heppermann qui nous le signale dans *The Horn Book* de novembre-décembre 1999. On disait volontiers autrefois qu'un passionné de lecture privé de livres serait capable de lire le manuel d'instruc-

tion pour installer son réfrigérateur. Eh bien les enfants d'aujourd'hui ne verraient pas ce qu'il y a de drôle là-dedans, assure-t-elle. Ils adoreraient lire ce manuel, s'il était illustré par Stephen Biesty. On met volontiers en avant leur capacité de concentration de plus en plus brève, poursuit-elle, mais on omet de dire qu'en revanche, ils assimilent les informations à une vitesse qui laisse leurs parents sur le carreau. Et les illustrations extraordinairement détaillées et techniques de Biesty, avec leurs textes en minuscules caractères collés en pavés ne leur causent pas la moindre appréhension. Ils surfent sur la page et nous, on peut ressentir un délicieux tournis en lisant cet article, comme dans un manège très rapide.

Un instant pour souffler : dans *Signal* de janvier 2000, aussi, on aura plaisir à voir rééditer un article qu'Elaine Moss signait en 1971, à propos de Nina Bawden. Trente ans plus tard, l'enthousiasme de l'au-

teur est intact, et on trouve plaisant de débusquer les arguments et les préoccupations d'une époque pas si éloignée dans la critique littéraire.

Il y a le travail de critique, il y a aussi celui du biographe. Dans *The Horn Book* de novembre-décembre 1999, Leonard Marcus raconte la manière dont il a procédé pour écrire la biographie de Margaret Wise Brown. Plus que d'elle, c'est du biographe qu'il s'agit dans ce long article très bien écrit. Ça commence comme dans certains films, par la fin : « C'est le plus mauvais tour qu'elle nous ait joué », s'exclame un journaliste en apprenant qu'elle vient de mourir, à 42 ans, dans le sud de la France. On est en 1952, et Margaret Wise Brown buvait encore du vin en racontant des blagues la veille de sa mort subite et inattendue. À partir de cet épisode dramatique, Leonard Marcus se livre à un curieux flash back qui, en fait, nous ramène à aujourd'hui, et à l'enquête de détective à laquelle un biographe doit se livrer pour redonner vie à son personnage. Avec en final la question clé : jusqu'où peut-il aller ? Que doit-il dévoiler ? On sait qu'en matière de révélations sur la vie privée, la question prête à controverse. On se gardera bien de trancher...

Mais face au risque de trop parler, on évoquera le risque de trop peu entendre. Dans *Children's Literature in Education* de juin 99, Melissa Gross aborde un dossier passionnant et presque invisible : celui des abandons et des meurtres d'enfant. Ils sont légion, commence-t-elle par constater, et ce depuis l'aube des temps. Que ce soit par manque de moyens, par crainte su-

perstitieuse ou par jalousie, les sociétés n'ont jamais cessé de se débarrasser d'enfants, jusqu'à nos jours où, très souvent encore, de tels actes défrayent la chronique. En outre, la littérature s'est faite l'écho fidèle de la situation. Il suffira de citer « Le Petit Poucet », « Blanche Neige » ou « Hansel et Gretel ». Mais, assure l'auteur de l'article, ce thème est si récurrent qu'il serait pratiquement impossible d'en faire un inventaire exhaustif.

Pourquoi, donc, prétendre que c'est en même temps un problème invisible ? À cause d'une sorte de point aveugle dans toutes ces histoires, une impossibilité à focaliser sur un petit détail : ainsi, quand Freud reprend l'histoire du petit Œdipe, il esquive le meurtre projeté et ordonné par le père pour se concentrer uniquement sur ce que le petit, devenu grand, a fait. Et si on examine attentivement les récits les plus connus, on retrouvera toujours cette même trame : le meurtre ou l'abandon ne sont que des amorces, des « pré-textes » qui lancent l'action sans qu'on s'appesantisse sur les instigateurs ou sur l'action elle-même.

Melissa Gross montre à travers l'étude de deux romans récents, *Le Passeur* de Lois Lowry et « *Shade's children* » de Garth Nix, comment ce thème immémorial peut être repris, amplifié et transformé aujourd'hui. Le meurtre quitte le premier chapitre pour se glisser au cœur de l'histoire et en devenir le rouage principal. Quant aux adultes ou à la société responsables de ces actions sans le moindre remords, ils sont épinglés et les adolescents, qui s'en sortent bien sûr - happy end oblige -, se voient obligés de transformer en profondeur leur société. Riche programme !

REVUES DE LANGUE ESPAGNOLE

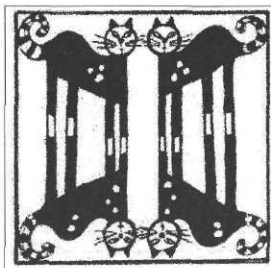
par Jacques Vidal-Naquet

De nouvelles revues

Saluons tout d'abord la publication de trois nouvelles revues spécialisées sur la littérature de jeunesse, l'une sous une forme papier traditionnelle, les deux autres sur Internet.

Fadamorgana est une revue galicienne, publiée par la section galicienne de l'Association IBBY qui paraît depuis le mois d'avril 1999. Elle comporte à la fois des articles, des entretiens (Alice Vieira dans le n°1, Juan Fariás dans le n°2) et des critiques de livres (*Boletín de sumarios del Centro de documentación e investigación de literatura infantil y juvenil*, n°33, 1999).

Imaginaria est une revue exclusivement virtuelle, qui paraît tous les quinze jours et vous arrive gratuitement par e-mail sur simple demande. Œuvre de deux amoureux de la littérature de jeunesse, résidant en Argentine, elle se propose, plus que de publier des articles inédits, de mettre en relation et de diffuser ce qui se produit dans le champ de la littérature de jeunesse et des bibliothèques. Elle comprend huit sections fixes. Chacune de ces sections comporte un résumé et un lien vers le site web de la revue où l'on trouve le texte complet. On y trouve des informations sur les parutions (principalement argentines), sur les auteurs de toute nationalité - Anthony Browne, Arnold Lobel, Graciela Montes, Ema Wolf, Tomi Ungerer... -, des articles théoriques ou des entretiens souvent repris d'autres publications, des



logo de Cuatrogatos

comptes rendus d'ouvrages de référence, des liens vers d'autres sites - toujours présentés - ainsi que des informations plus ponctuelles et le bulletin de l'association ALIJA, association de la littérature de jeunesse argentine. Souhaitons longue vie à cette revue qui en est à son n°19. Pour plus de précision on se reportera à la revue *Educación y biblioteca*, n°104 de septembre 1999 qui publie une présentation du site par ses auteurs et au site lui-même (www.imaginaria.com.ar). Signalons que cette revue publie à partir de ce numéro une revue de presse des sites en langue espagnole consacrés à la littérature de jeunesse.

Autre initiative sur Internet, la toute nouvelle revue **Cuatrogatos** (www.cuatrogatos.homepage.com) est une revue trimestrielle critique sur la littérature de jeunesse réalisée depuis Miami par deux spécialistes cubains, Sergio Andricain et Antonio Orlando Rodriguez. Au sommaire de ce premier numéro, on relèvera notamment un dossier consacré au poète, écrivain et homme politique José Martí, considéré comme le fondateur de la littérature de jeunesse cubaine. On trouve aussi dans cette revue des entretiens, des articles théoriques, des critiques et... des liens vers d'autres sites. À suivre...